

*Velvet, conception, mise en scène et scénographie de Nathalie Béasse au Maillon, Théâtre de Strasbourg, Scène européenne.*



Crédit photo : Nathalie Béasse

**Velvet**, conception, mise en scène et scénographie de **Nathalie Béasse**, avec **Étienne Fague**, **Clément Goupille**, **Aimée-Rose Rich**, musique **Julien Parsy**, lumière et régie lumière **Natalie Gallard**, régie son **Nicolas Lespagnol-Rizzi**, régie plateau **Pascal da Rosa**, construction **Philippe Ragot**. Création du 6 au 8 novembre 2024 au **Maillon, Théâtre de Strasbourg – Scène européenne**. Du 13 au 15 novembre – **TU-Nantes**. Du 20 au 22 novembre – **Bonlieu Scène nationale – Annecy**. Les 28 et 29 novembre – **Espace Malraux, Scène nationale – Chambéry**. Du 15 au 22 janvier 2025 à **La Commune CDN Aubervilliers, dans le cadre du Pavillon Théâtre Nathalie Béasse**. Du 31 janvier au 7 février – **Le Quai CDN – Angers**. Le 14 février – **Théâtre Louis Aragon, Scène conventionnée – Tremblay en France**. Le 28 février – **Le Carré, Scène nationale – Château-Gontier**. Les 6 et 7 mars – **La Rose des vents, Scène nationale – Villeneuve d'Ascq**. Du 23 au 25 mai – **Théâtre Dijon Bourgogne CDN, dans le cadre du festival Théâtre en mai**.

Accueillie au Maillon avec *Le bruit des arbres qui tombent* en 2019, Nathalie Béasse s'y installe en 2021 pour une résidence de création de *Ceux qui vont contre le vent*, créé en juillet 2021 au Festival d'Avignon et accueilli au Maillon lors du *Paysage #1 : 10 jours avec Nathalie Béasse*. En avril 2024, elle est encore en résidence de recherche avec *Velvet*, et en résidence de création tout dernièrement.

« Invitations au voyage », « poèmes-paysages », « poèmes-performances » de matières, textures et structures, les créations de Nathalie Béasse ne se laissent saisir et toucher visuellement par le regard que par fragments, froissés, plissés et constellations, glissements, bascules, tel le feuilletage palpable des pages successives du livre intérieur de l'expérience d'être au monde – traces et mémoire.

Une belle ouverture fantastique est consentie, comme par inadvertance, aux champs foisonnants de l'imaginaire. Mystère et mélancolie profonde, l'instant est tactile, visuel, auditif et attentif enfin au sentiment sacré de se savoir en vie par le truchement des arts plastiques et la poésie, l'harmonie vibrante des sensations.

*La Jeune Fille en blanc* de James Whistler est une des sources d'inspiration de la conceptrice, une femme à la longue chevelure vêtue d'une longue robe blanche, tenant dans sa main une fleur de lys, debout sur une peau de bête dépecée à la gueule ouverte, tapis propice aux apparitions de natures mortes, d'animaux empaillés définitivement figés.

La représentation entière égrène la métaphore perlée du rideau et du voile, non seulement à travers la longue chevelure brune et soyeuse de l'actrice et danseuse solaire Aimée-Rose Rich, mais encore le rideau ample et faussement lourd tiré majestueusement sur l'avant-scène, dont le tombé des mouvements et plis verticaux ne cesse de frémir, se mouvoir, subjuguant le public par sa couleur vieux rose, pâle ou saumon, irradiant l'espace – respiration du velours, jouant des volumes, des nuances mates, moirées ou retournées.

Et longtemps, le rideau reste déployé, enfermant les spectateurs en leur fort intérieur.

Enigme et mystère, le bas de l'immense rideau se soulève, dessinant arcades et voûtes architecturales de tissus, ainsi le rappel des bas de robes soulevées qui grimaceraient avec humour. Puis le rideau se rabaisse, et surgit un chemin de fleurs colorées sur le plateau. Pour la contemplation, apparaît, entre deux pans du rideau, une tête de jeune fille aux longs cheveux, montant et descendant verticalement – une fermeture éclair espiègle.

Un homme survient sortant du rideau, portant une valise qui s'ouvre, laissant choir sèchement des bûches de bois; de même, des pierres bruyantes sont jetées sur le sol, alors que s'est déjà fait entendre avant toute présence humaine, le courant pressé d'une rivière grondeuse, puis les chants sereins et enjoués des oiseaux, avant la venue d'une musique de fond électro soft – musique originale de Julien Parsy – qui se déploie, entre autres rythmes rock ou classiques, forcément du Velvet Underground de Lou Reed – *Pale Blue Eyes*, à Max Richter – *A Lamenting Song*, jusqu'à Johann Bach – *Weint nicht um meinen Tod*, et Georges Bizet – *I pescatori di perle* (les pêcheurs de perles).

Un militaire en costume austro-hongrois, manière inattendue de soldat de plomb vivant, est vu de dos et disparaît, tel un pantin mécanique articulé, à l'intérieur de l'étrange rideau. Un discoureur en italien survient, people et glamour, vêtu de blanc, à la perruque « fumeuse » : les acteurs Étienne Fague et Clément Goupille s'en donnent à coeur joie.

On oublie la figure de soldat – drôle de portrait en pied retourné – jusqu'à sa réapparition dans une nature morte installée aux animaux empaillés et au petit chien rétif et résistant qu'il faudra que les interprètes accessoiristes réarrangent selon une perspective donnée.

Obsession maniaque et comique des objets minutieusement rangés, tirés au cordeau.

Puis le rideau remonte dans les cintres, abandonnant à la vision et à la contemplation du spectateur, un fatras de toiles de spectacles précédents et de bâches d'atelier de peintre, de rideaux vénitiens, de lais et voiles attachés et noués à leur barre de soutien, repliés ou dépliés – somptueuse chorégraphie soumise à l'agilité des techniciens-accessoiristes et des interprètes-manipulateurs, cachés ou bien à vue, selon le jeu des apparitions et disparitions, de ce qu'on veut voir aussi ou pas, à travers refus et caprices inconscients.

Une scène de *La Mouette* tchékhovienne renaît quand les interprètes et le régisseur plateau Pascal da Rosa tentent de déplacer face au lac le théâtre de Treplev pour Nina.

*Velvet* ou la mise en majesté d'une chorégraphie mêlée des objets, accessoires et figures humaines, le choix d'une scénographie où tout fait paysage éprouvé et mémoire tenace – lectures ou sensations vécues -, selon le jeu facétieux de reprises et repentirs vivaces, l'agrément des voiles, de la chose voilée, ce qui est disponible à l'oeil et à l'esprit ou pas.

On revit des souvenirs picturaux et visionnaires de l'art de François Tanguy, si ce n'est la littérature, dans ce fatras attachant, tant esthétique que plastique et poétique de toiles abandonnées d'un laboratoire dévolu aux installations, aux travaux rudes d'atelier d'artiste, démultipliant les impressions passées et les souvenirs. Un art que l'on pourrait dire infiniment « féminin », celui de la belle aventure existentielle prégnante et volatile.

Véronique Hotte

***Velvet***, conception, mise en scène et scénographie de **Nathalie Béasse**, avec **Étienne Fague**, **Clément Goupille**, **Aimée-Rose Rich**, musique **Julien Parsy**, lumière et régie lumière **Natalie Gallard**, régie son **Nicolas Lespagnol-Rizzi**, régie plateau **Pascal da Rosa**, construction **Philippe Ragot**. Création du 6 au 8 novembre 2024 au **Maillon, Théâtre de Strasbourg – Scène européenne**. Du 13 au 15 novembre – **TU-Nantes**. Du 20 au 22 novembre – **Bonlieu Scène nationale – Annecy**. Les 28 et 29 novembre – **Espace Malraux, Scène nationale – Chambéry**. Du 11 au 22 janvier 2025 à **La Commune CDN Aubervilliers, dans le cadre du Pavillon Théâtre Nathalie Béasse**. Du 31 janvier au 7 février – **Le Quai CDN – Angers**. Le 14 février – **Théâtre Louis Aragon, Scène conventionnée – Tremblay en France**. Le 28 février – **Le Carré, Scène nationale – Château-Gontier**. Les 6 et 7 mars – **La Rose des vents, Scène nationale – Villeneuve d'Ascq**. Du 23 au 25 mai – **Théâtre Dijon Bourgogne CDN, dans le cadre du festival Théâtre en mai**.